

Ce livre est composé avec le caractère typographique **Luciole** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

Publié pour la première fois au Japon en 2020 par Poplar Publishing Co., Ltd.

Les droits de traduction en langue française ont été négociés avec Poplar Publishing Co., Ltd., par l'intermédiaire de The English Agency (Japon) Ltd et New River Literary Ltd.

Titre original : お探し物は図書室まで

(OSAGASHIMONO WA TOSHOSHITSU  
MADE)

# LA BIBLIOTHÈQUE DES RÊVES SECRETS

© Michiko Aoyama, 2020.

Tous droits réservés.

© Nami, une marque des éditions  
Leduc, 2022, pour la traduction  
française.

© À vue d'œil, 2022,  
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0638-4

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

MICHIKO AOYAMA

# LA BIBLIOTHÈQUE DES RÊVES SECRETS

*Roman*

Traduit du japonais  
par Alice Hureau



## Chapitre 1

### **TOMOKA, 21 ANS, VENDEUSE EN PRÊT-À-PORTER FÉMININ**

Saya m'a envoyé un message pour m'annoncer qu'elle avait un petit ami. Je lui ai demandé : « Il est comment ? » Mais j'ai reçu pour toute explication : « Il est médecin. »

Ma question portait sur sa personne, or Saya a laissé de côté caractère et apparence pour me parler de son emploi. Les médecins ne sont pas tous pareils, pourtant.

Elle a sûrement répondu cela par souci de simplicité. Comme si son

emploi exprimait son caractère. À dire vrai, même à moi, « médecin » évoquait une image stéréotypée.

Quelle indication sur mon caractère donnait mon travail vu de l'extérieur ? Un inconnu devinerait-il qui je suis ?

Sur un fond d'écran bleu ciel, la discussion s'est poursuivie au sujet de cet homme rencontré lors d'une soirée entre célibataires.

Saya venait de la même ville que moi. C'était mon amie depuis le lycée et elle me contactait de temps à autre, même depuis mon emménagement à Tokyo pour mes courtes études puis le travail.

« Et toi, Tomoka, comment va la vie ? »

Mes doigts se sont immobilisés un instant. Il n'y avait rien de neuf de mon côté.

J'ai tapé « Ça » et envoyé par erreur la première suggestion automatique de mon smartphone : « Ça va bien. » En vérité, je comptais répondre : « Ça va moyen. »

Je travaillais à Éden.

Vêtue d'un veston et d'une jupe droite noire, je gérais la caisse et conseillais les clients dans ce centre commercial au nom paradisiaque. Toute l'année, même en hiver, saison qui approchait à grands pas. Six mois s'étaient déjà écoulés depuis la fin de mes études et mon embauche.

Nous étions en novembre et le

chauffage était allumé. Mes pieds en collants transpiraient dans mes chaussures à talons trop serrées. Je sentais mes orteils en sueur s'atrophier, collés les uns aux autres.

Dans le monde du travail, les femmes en tailleur sont toutes logées à la même enseigne, mais la particularité d'Éden était le port d'un chemisier couleur rose corail. Pendant ma formation, j'avais appris que l'entreprise avait fait appel à un célèbre coloriste pour la choisir. Le rose corail renvoyait une image positive et douce, et cette teinte avait aussi été adoptée parce qu'elle convenait aux femmes de tous âges, ce que j'avais constaté depuis mon arrivée.



– J’ai pris ma pause déjeuner. C’est à vous, Fujiki, m’a lancé Numauchi, une employée à temps partiel de retour à la caisse. Son rouge à lèvres retouché brillait.

J’avais été affectée au rayon prêt-à-porter féminin. Numauchi faisait figure de vétéran avec ses douze ans d’expérience. Le mois dernier, selon ses dires, elle avait atteint un nombre uniforme pour son anniversaire. Elle n’avait ni 44 ni 66 ans, alors j’en ai déduit qu’elle était âgée de 55 ans. Presque comme ma mère.

Le chemisier rose corail lui allait comme un gant. Il avait été pensé ainsi car notre équipe rassemblait un grand nombre d’employées à temps partiel d’un certain âge.

– Ces derniers temps, vous revenez à la toute dernière seconde. Corrigez cela, m'a-t-elle dit.

– Je suis désolée.

Même parmi les employées à temps partiel, c'était une meneuse. Elle faisait la police et était trop regardante, mais elle disait toujours vrai.

– J'y vais.

J'ai quitté ma caisse avec un discret hochement de tête à son attention. En passant dans un rayon, j'ai remarqué des articles en désordre et j'ai tendu la main pour les ranger, lorsqu'une cliente m'a accostée.

– Dites...

Je me suis retournée. Probablement du même âge que Numauchi

et sans maquillage, elle portait une vieille doudoune et un sac à dos élimé.

– À votre avis, lequel m’irait le mieux ?

Elle tenait un pull dans chaque main : un fuchsia avec col en V et un marron à col roulé.

Ici, on ne s’adressait pas aux clientes comme le feraient les vendeuses d’une boutique de mode. Moi, ça m’arrangeait, mais fatalement, nous devions leur répondre si elles venaient à nous.

J’aurais dû ignorer le rayon en désordre et prendre ma pause. Mais j’ai comparé les deux pulls, hésitante, puis désigné le fuchsia.

– Je trouve celui-ci plus éclatant.

– Ah bon ? Il n'est pas trop voyant pour moi ?

– Pas du tout. Mais si vous voulez un vêtement plus passe-partout, le marron est idéal, avec son col roulé bien chaud.

– Mais il est un peu terne.

Un dialogue stérile s'est installé. J'ai eu beau lui proposer de les essayer, elle a jugé cela fastidieux.

– Cette belle couleur vous irait bien.

À ces mots, l'ambiance a enfin changé.

– Vous croyez ?

Elle a observé attentivement le pull fuchsia et a relevé la tête.

– Alors je le prends.

Elle s'est insérée dans la file d'at-

tente à la caisse. J'ai replié le pull marron et je l'ai rangé sur l'étagère. Ma pause de trois quarts d'heure venait d'être amputée de quinze minutes.

J'ai poussé la porte réservée au personnel et j'ai croisé une employée d'une marque de vêtements pour jeunes. Sa jupe évasée de qualité, avec un motif à carreaux blanc et vert mousse, virevoltait.

Même si ces employées des boutiques spécialisées et l'équipe rose corail travaillaient toutes à l'étage consacré à la mode, elles, étaient joliment vêtues. Elles portaient sans doute des articles en vente dans leur magasin. Éden paraissait chic avec de telles salariées aux cheveux

ondulés tombant sur un chemisier vintage.

Je suis passée au vestiaire récupérer mon sac contenant mon repas et je me suis dirigée vers le réfectoire du personnel.

Au menu, nous n'avions le choix qu'entre nouilles soba ou udon, riz au curry, ou un plateau avec toujours les mêmes plats bien définis. J'y avais mangé plusieurs fois, mais un jour, la cantinière avait si mal réagi à mes protestations pour une erreur de commande que je n'ai plus jamais renouvelé l'expérience. Depuis, je m'y installais exclusivement pour avaler un petit pain acheté sur le trajet, dans une supérette ouverte jour et nuit.